



ÉCRITS MARIVERAINS 2016



Page couverture : ***Passion sauvage*** de Véronique Ferland

Proclamée « Premier Prix » lors de l'exposition collective Perceptions XV, en 2015

ISBN-978-2-9809683-7-2

Juin 2016

Table des matières

Cocotte de Renée Guay.....	1
Éliza Castel de Sainte-Marie de Raymond Beaudet	6
La lettre d’amour de Gisèle Allen	8
Le monde de Christina de Gisèle Allen	9
Le silence des mots de Guylaine Couette	10
Le tripot clandestin d’Annie Drouin.....	12
Ma « VOIX » de Yolande Saint-Hilaire.....	23
Poésie printanière de Yolande Saint-Hilaire	25
Amour, tu me séduis de Yolande Saint-Hilaire	26
La dernière valse de Michel Jacques.....	28
Isabelle et Adjani de Michel Jacques	29
Voyage au pays des Jarrets noirs de Jean-Marc Labbé	30

Cocotte

La campagne avait bercé mon enfance ainsi que mon adolescence. La chance de grandir sur une ferme, loin du village et de la ville, m'a permis de développer mon imagination. Le grand espace dont nous bénéficions, la nature, les animaux, les corvées manuelles invitaient notre esprit à réfléchir, à voyager au cœur de nous-mêmes, à inventer des histoires.

Un jour, un nouvel arrivant à la ferme réussit à embellir encore plus ma vie. Mes parents avaient décidé d'accueillir un tout petit chien. Ils me le confièrent. Toute fière, je promenais Ti-Loup, notre colley, dans un petit carrosse de poupées. Je le bordais, le dorlotais, l'habillais même. Sa période de dormance passée, Ti-Loup m'accompagnait à travers champs. Il venait aussi se baigner à la rivière avec moi. Un jour, il fut suffisamment grand pour aider. Il me délaissa de plus en plus pour devenir le compagnon idéal de mon frère. Il se tirait avec lui dans la « tasserie » de foin, allait chercher les vaches. Combien de poignets de gilet maman a dû raccommoier ! Quelle patience cela lui demandait ! La rencontre de Ti-Loup avec quelques porcs-épics fut plus qu'épineuse ! Que dire de celle avec une jument surprotectrice qui venait de mettre bas, ce qui a failli lui coûter la vie ainsi qu'à ma mère qui l'accompagnait... Notre fidèle colley, ami canin, mourut à bout d'âge, après une vie remplie de péripéties de toutes sortes.

Micki, un petit chien noir, prit ensuite sa place. Ce dernier fut plus proche de mon frère. Moins habile que Ti-Loup auprès du troupeau bovin, de fréquents coups de pattes sur sa tête, l'amènèrent vite à faire des crises d'épilepsie. Cela ne l'empêcha pas de vivre longtemps.

La vie adulte me conduisit au village lorsque mon père mourut, et à la ville pour mes études. La nature, l'espace et les animaux me manquèrent terriblement. Puis je rencontrai celui qui devint mon mari, ainsi que son fils. Séparé et en procédure de divorce depuis quelques années, mon amoureux avait un droit de visite d'une fin de semaine sur deux. Son travail nous obligea à déménager à plusieurs reprises, ce qui nous amena à faire la navette entre le bas du fleuve et la Beauce pendant de nombreuses années. Comme nous souhaitions avoir un espace bien à nous, près de nos familles lorsqu'il avait la garde de son garçon et que nous vivions à Rimouski, nous avons décidé de nous acheter un chalet à la campagne.

C'est dans ce petit coin de paradis, à Saint-Sylvestre, que nous passions nos congés avec son fiston. Il combla notre besoin d'espace et d'intimité avec lui. Nous avons accueilli ensuite notre fille, Cynthia, avec grand bonheur. Dans mon esprit, elle créait le lien qui unissait notre famille reconstituée.

De retour à Pointe-au-Père, notre fille et moi nous retrouvions souvent seules. L'emploi de mon époux lui exigeait de fréquents déplacements. Lors d'une sortie de magasinage entre filles, nous sommes tombées amoureuses d'un adorable petit cocker, caniche noir. Nous retournions le voir souvent en soupirant, car nous savions que mon amoureux préférait ne pas avoir de chien. Nous en avons souvent discuté. Il jugeait misérable la vie que menaient les animaux en ville.

De mon côté, je ne pouvais me résoudre à ne pas faire connaître cette grande joie à notre fillette. Année après année, elle le demandait sur sa liste de choix de cadeaux. Une peluche et un chien robot n'avaient nullement réussi à y répondre adéquatement. Un jour, lors d'un long déplacement de mon compagnon, je pris mon courage à deux mains et partit avec ma fille acheter cette petite boule de poils tant désirée. Je l'avertis cependant : « Si papa nous dit que nous devons choisir entre lui et le chien, nous choisissons papa. » Elle me répondit avec un signe affirmatif de la tête, les yeux remplis d'espoir. Nous reçûmes son traditionnel appel téléphonique qui précédait son départ de Montréal. Lorsqu'il demanda si nous avions du nouveau, je lui répondis en utilisant toute ma bravoure : « Oui, il y a un locataire de plus à la maison, nous avons acheté un petit chien. » Après un silence qui me parut bien long, il me répondit : « T'as bien fait, si t'avais attendu après moi, tu n'en aurais jamais eu. » Je fis un clin d'œil à ma fille. Elle trépignait de joie et courut serrer son trésor sur son cœur.

Mon tendre époux avait eu largement le temps de réfléchir à tout cela pendant son voyage de retour. Son discours à l'arrivée au sujet du « nouveau » se résuma à ceci : « Ce qui entre à l'avant sort en double à l'arrière et je vous avertis tout de suite que je ne ramasserai jamais ça. » Heureusement, je m'étais déjà munie de l'arsenal nécessaire.

Les premiers mois de notre cohabitation ne furent pas de tout repos. Il fallait apprendre à Cocotte la propreté ainsi que les règles de la maison. Nous voulions faire dormir notre petite chienne dans sa cage pour éviter des dégâts. Or, Cocotte souffrait de claustrophobie. Elle hurlait dans sa cage, et ce, surtout si elle ne nous voyait pas. Nous avions beau laisser un de nos vêtements dans son lit, y déposer un cadran qui simulait un cœur ainsi qu'une peluche. Rien ne réussissait à la calmer. Nous avons donc, en désespoir de cause, tenté de la laisser coucher dans un petit lit à l'étage entre nos deux chambres. Elle dort alors comme un ange et ne bougea pas d'une patte.

Lorsque je recommençai à travailler à temps partiel, il n'était pas question de laisser Cocotte errer seule à l'intérieur de la maison. Nous avons décidé alors de tenter encore la cage, mais cette fois, en l'installant dans le garage. Quelle ne fut pas notre surprise au retour lorsque nous ouvrîmes la porte de retrouver Cocotte libre comme l'air, alors que la cage semblait être demeurée fermée! Mon chum et elle croisèrent le fer à de multiples reprises. Il installa des barreaux de plus en plus astucieuses. Rien n'y faisait. Cocotte nous accueillait toujours à l'extérieur de sa cage encore verrouillée, non sans avoir semé ici et là des petits tas malodorants. Heureusement Cocotte, alias Houdini, vieillissait pendant ce temps-là.

Notre fille et moi avons pris des cours de dressage avec elle. Nous avons appris beaucoup sur la façon d'élever un tel animal. Ainsi comme ce sont des animaux de meute, nous avons compris qu'ils doivent connaître leur rang dans leur milieu de vie. Ces chiens dominant leur maître ou sont dominés par lui. Notre petite amie a tout de suite saisi que Jean-Yves dominait notre clan. Heureusement pour Cynthia et moi, Cocotte était plutôt du type soumis. Cependant, si nous ne nous en méfions pas, elle pouvait facilement nous manipuler pour obtenir ce qu'elle voulait.

Notre petite coquine devint enfin propre vers six mois et nous avons pu la laisser libre dans la maison, même en notre absence, sans qu'elle nous cause des avaries. Cependant, lorsqu'elle éprouvait des émotions trop vives, une petite flaque de liquide apparaissait vite. Elle faisait des

pipis contents, des pipis apeurés, des pipis stressés... Que voulez-vous, nous avons adopté une grande sensible! Notre façon de vivre avec ce petit défaut, qui ne se corrigea jamais, fut de la sortir dehors précipitamment lorsqu'elle devait faire la connaissance de nouvelles personnes ou qu'il fallait la gronder ou...

Je pris jusqu'à quatre marches par jour avec elle. Beau temps, mauvais temps, été comme hiver, nous avons découvert de nouveaux parcours régulièrement. Elle et moi allions reconduire à pied, Cynthia et les enfants du coin, à l'école et retournions les chercher à la fin de l'après-midi. Il y en avait toujours un qui voulait la caresser ou tenir sa laisse.

Lorsque je promenais notre chien, beaucoup de personnes m'adressaient la parole pour connaître son nom, son âge, sa race. Elle me permettait de socialiser beaucoup plus facilement.

Citadine depuis sa naissance, Cocotte adorait cependant venir avec nous au chalet. Nous y allions au minimum une fois par mois.

Son premier voyage de trois heures fut mémorable. Il va sans dire qu'il a fallu d'abord l'habituer à de petits parcours en voiture. Nous avons remarqué qu'elle semblait être quelque peu atteinte du mal du transport. La vétérinaire nous avait rassurés en nous disant que cela finirait par passer. Elle nous conseilla cependant, pour un long parcours, de la mettre en cage après lui avoir fait ingérer une petite portion de médicament anti-nausée pour enfant. Plusieurs arrêts étaient indiqués pour qu'elle se soulage. Quelle ne fut pas notre surprise de voir sa posture lorsque nous avons essayé de la faire sortir! Ses quatre pattes étaient placées complètement à l'horizontale. Son ventre touchait le plancher et elle refusait totalement de bouger. Nous avons ensuite acheté une laisse qui s'attachait dans la ceinture, suspectant sa phobie des petits espaces plus responsables de son étrange comportement que le médicament lui-même. Nos futures expériences nous donnèrent raison.

Au chalet, nous laissions Cocotte libre. La première fois qu'elle vit des vaches dans le clos, elle se mit à japper de toutes ses forces. Elle partit à leur rencontre, rapide comme une flèche. Nous avions beau l'appeler. Rien ne la faisait revenir. Ces animaux lui apparaissaient bien petits de loin mais, plus elle approchait d'eux, plus elle devenait craintive et ralentissait le pas. La guettant, nous l'avons vue soudain hurler de peur en revenant à la belle épouvante, lorsqu'elle se rendit compte de leur taille réelle.

Nous recevions toujours au chalet lors de la fête de Pâques. Avant de repartir pour Rimouski, nous devions aller reconduire fiston chez sa mère. Nous avons décidé, lors de l'une de ces fêtes sucrées, de déposer tout le chocolat que Cynthia avait reçu, en sécurité, sur son lit. Nous avons barré la porte à l'aide d'un meuble que nous avons roulé devant celle-ci. Le rideau qui servait à cette fin s'avérait inutile. Le chocolat étant poison pour un chien, nous ne voulions pas prendre de risque. Malheureusement Cocotte réussit à s'introduire dans la chambre en notre absence. Ce qui l'a sauvé ? Elle fut malade pendant tout le trajet du retour. Je m'assis avec elle à l'arrière et nous arrêtions dès que nous le jugions nécessaire. Heureusement, les emballages indigestes l'avaient sauvée.

Nous avons réaménagé en 2002 à Sainte-Marie pour une troisième fois, après un autre transfert dû au travail de mon mari. Comme nous avons deux véhicules, il fut décidé, la journée de notre déménagement, que Cynthia voyagerait avec son père et Cocotte avec moi. J'attachai Cocotte sur le siège arrière et partit. Comme je vous l'ai déjà écrit, notre trajet durait trois heures. Elle y était habituée et dormait souvent pendant ce dernier. À proximité de Lévis, la circulation devint plus dense. Cocotte se réveilla en sursaut et, apeurée, se mit à hurler. Inutile de vous expliquer le saut que j'ai fait. Mon cœur a sûrement sauté un battement.

Notre retour à Sainte-Marie apporta de nombreux changements dans nos vies dont le fait de pouvoir aller au chalet plus régulièrement. Devoir être toujours attachée, parce que nous vivions en ville, semblait peser de plus en plus à notre chien. Nous faisons parfois des tests lorsque nous jouions au Frisbee avec elle, mais il lui arrivait encore de se sauver, alors nous devions continuer pour ne pas la perdre.

Se retrouver en liberté au chalet devint pour elle paradisiaque. Lorsqu'elle arrivait là, elle sortait de l'auto puis commençait à tourner et à tourner de plus en plus rapidement en faisant des cercles de plus en plus grands, puis elle partait à la course dans le bois. Elle adorait y aller avec Jean-Yves. Dès qu'il revêtait ses vêtements de chalet et sortait ses outils, elle devenait excitée et pleurait afin qu'il l'amène avec lui. Nous pouvons dire, sans nous tromper, qu'ils devinrent des amis de chalet inséparables. Son maître débroussaillait, coupait le bois. Elle le suivait pas à pas.

Le temps filait à toute vitesse. Elle et moi avons découvert de nouveaux sentiers de marche mariverains. Elle continuait de vieillir avec nous.

Cocotte ne comprit jamais qu'il ne fallait pas chercher à renifler les mouffettes. Au moins à quatre reprises, dont une fois dans la gueule, elle fut somptueusement aspergée de leur parfum inoubliable. Elle associa ensuite cet animal à la noirceur et refusait de sortir seule le soir.

Cocotte avait peur du tonnerre et des feux d'artifice. Nous la retrouvions, à coup sûr, cachée dans le fond de la garde-robe de Cynthia ou encore sous sa commode. Il fallait aller la chercher pour la rassurer. Elle ne finissait plus de trembler.

Cynthia partit étudier à Québec. Cocotte s'ennuya beaucoup. Cela donnait toujours lieu à des retrouvailles remplies de joie, le vendredi et des au revoir déchirants, remplis de câlins, le dimanche soir. J'ai ensuite travaillé à temps plein. Cocotte refusait souvent de venir prendre des marches avec moi le soir ou tôt le matin. Je pensais au début que sa peur de la noirceur expliquait sa conduite, puis je compris qu'elle commençait à faire de l'arthrite.

Elle devint de moins en moins active et commença aussi à faire des cataractes. Parfois, elle se mettait à trembler pendant plusieurs minutes, puis cela s'arrêtait pour recommencer quelques heures plus tard. J'appris alors que la maladie de Parkinson amenuisait de plus en plus ses capacités.

Lorsque notre fille réaménagea seule dans un appartement, elle décida de s'acheter un chaton. Elle baptisa ce dernier Eevee. Cocotte était alors âgée de 13 ans. Ce petit animal venait en visite les fins de semaine avec sa maîtresse. Il va sans dire que notre chienne n'appréciait pas beaucoup l'attention et les permissions que prenait cette nouvelle rivale. Lorsqu'elle s'aperçut qu'en plus,

l'intruse avait une litière, elle décida de ne plus aller dehors pour ce que vous savez. Je lui fis rapidement comprendre que c'était une très mauvaise idée. Il arriva même que l'effrontée en question se couche dans son lit et goûte à ses croquettes. Cocotte venait alors me voir et jappait pour que j'aie rectifier la situation. À ma grande surprise, je les surpris cependant un jour à se terrer l'une près de l'autre, lorsque je passai la balayeuse.



Je m'étais toujours promis d'aimer suffisamment notre chère amie quadrupède pour ne pas la laisser souffrir. Je demandai à sa toiletteuse, qui a une grande expérience de la gent canine, quand je devrais me résoudre à me séparer d'elle. Elle m'a expliqué que lorsqu'un chien devient incontinent à plusieurs reprises et qu'il refuse de manger et de boire, il faut bien sûr consulter son vétérinaire, mais surtout il faut juger s'il lui reste assez de qualité de vie pour continuer.

Cynthia souhaitait que je la prévienne avant de passer à l'acte. Elle savait que Cocotte avait de plus en plus de difficulté à marcher. Elle voyait comme moi les signes avant-coureurs. Je lui dis qu'il fallait que j'agisse maintenant. Nous possédions une maison à paliers. Cocotte ne pouvait plus descendre les marches seule. Je la prenais dans mes bras pour la sortir dehors. Cynthia partit donc pour Québec, le dimanche 29 mars, le cœur bien gros, sachant qu'elle ne la reverrait probablement plus jamais. « Appelle-moi lorsque cela sera fait, » me dit-elle.

Je pris rendez-vous. Elle fut euthanasiée le 1^{er} avril 2015 pendant que je la tenais dans mes bras et que je la rassurais une dernière fois. Elle aurait eu 14 ans le 15 juillet.

Je n'ai jamais regretté d'avoir accueilli Cocotte. Elle fut une compagne fidèle, notre meilleure amie. Elle nous enseigna tant de choses, dont la patience.

Un animal de compagnie se révèle souvent le premier contact qu'aura un enfant avec la mort. Il lui permet de vivre toutes les phases du deuil et de comprendre, en tout dernier lieu, la chance d'avoir connu un tel camarade. Ces beaux souvenirs, qui vivront en lui à jamais, l'aideront à se munir d'un outil des plus précieux pour l'avenir : la résilience. Voilà les derniers merveilleux cadeaux que nous a offerts notre petite chienne.

Maintenant, lorsque nous arrivons à la maison, il m'arrive encore d'imaginer sa petite tête noire dans les fenêtres aux endroits où elle nous attendait, et même... de voir bouger les rideaux.

Renée Guay

Éliza Castel de Sainte-Marie

En 28 twitts, je vous présente une amie très spéciale, Éliza Castel de Sainte-Marie. Il ne faut se fier aux apparences, elle a un cœur d'or.

Éliza Castel de Sainte-Marie est d'extraction noble. Son port de tête princier, son céleste sourire et ses yeux gris acier en sont témoins.

Éliza Castel de Sainte-Marie a des ancêtres qui remontent jusqu'au Moyen-âge, dont un connétable, deux barons et d'innombrables chevaliers.

Soie sauvage, cachemire, brocart à fil d'or, dentelle de Calais, satin et organdi; Éliza Castel de Sainte-Marie ne tolère que l'excellence.

Éliza Castel de Sainte-Marie habite un huit et demi au 42^e étage. Pour elle, c'est le sommet ou rien d'autre; et c'est en rien négociable.

Éliza Castel de Sainte-Marie n'accepte de se déplacer qu'en BMW, en Audi ou en Mercedes. Elle ne fait confiance qu'à l'ingénierie allemande.

Éliza Castel de Sainte-Marie encourage l'immigration : sa femme de chambre est colombienne, sa cuisinière portugaise et son chauffeur grec.

Éliza Castel de Sainte-Marie a horreur des aéroports publics et des vols commerciaux. Elle préfère les jets privés de ses nombreux contacts.

Éliza Castel de Sainte-Marie soutient son orchestre symphonique, elle déjeune à l'occasion avec le maestro avant qu'il ne parte en tournée.

Éliza Castel de Sainte-Marie a 39 ans depuis déjà un bon moment. Elle soutient avec assurance que la quarantaine n'est pas faite pour elle.

Éliza Castel de Sainte-Marie collectionne les montres Cartier. Elle en possède sept, une pour chaque jour de la semaine. Une petite pâtisserie...

Éliza Castel de Sainte-Marie utilise une fragrance confectionnée exclusivement pour elle à Grasse à partir d'une tonne de pétales de roses.

Éliza Castel de Sainte-Marie ne jouit que par le martèlement de ses talons aiguille italiens sur les carreaux de marbre de son vestibule.

Dans ses verres en cristal, ne sont admis que des grands crus : de vieux Bordeaux, des Bourgognes d'exception et des champagnes rarissimes.

Éliza Castel de Sainte-Marie ne se nourrit que de produits bios. « S'il y en a qui veulent s'empoisonner, libres à eux, c'est leur choix ».

Éliza Castel de Sainte-Marie ne mettra jamais les pieds dans un CLSC. Elle ne jure que par les cliniques privées et les visites à domicile.

Éliza Castel de Sainte-Marie affectionne particulièrement les orchidées phalaenopsis blanches. Elle prend un soin jaloux de sa collection.

Éliza Castel de Sainte-Marie a un chaton, un himalayen. C'est la seule compagnie qu'elle agrée, mis à part les deux Van Gogh dans le salon.

Éliza Castel de Sainte-Marie lit Nietzsche aux amies triées sur le volet qu'elle reçoit pour le thé un fois le mois. C'est l'éternel retour!

Éliza Castel de Sainte-Marie fréquente des érudits. Elle se passionne pour l'Antiquité tardive et la statuaire du néolithique en Provence.

Finement manucurée, subtilement maquillée, génialement coiffée, coquinement tatouée, Éliza Castel de Sainte-Marie pratique l'envoûtement.

Quand Éliza Castel de Sainte-Marie pénètre dans une pièce, l'oxygène se raréfie, pour des raisons différentes chez les hommes et les femmes.

Éliza Castel de Sainte-Marie est adepte de la simplicité volontaire. Dernièrement, elle a vendu son yacht, ses perles et son condo à Monaco.

Quand Éliza Castel de Sainte-Marie vous gratifie d'un de ses sourires, c'est comme si vous étiez directement touché par la grâce divine.

À tous les mois de novembre, elle a une bonne pensée pour Anatole, son défunt mari décédé subitement. Il était son aîné de plus de 30 ans.

Éliza Castel de Sainte-Marie n'a pas d'enfant. Elle laisse à la plèbe le soin de peupler la planète. Ce n'est pas pour elle les êtres de qualité.

Éliza Castel de Sainte-Marie est attirée par la spiritualité. Elle trouve vulgaire et repoussante l'omniprésence du sexe dans notre société.

Éliza Castel de Sainte-Marie se demande pourquoi toutes les personnes ne choisissent pas d'être comme elle. Ce serait si simple après tout!

Raymond Beaudet

La lettre d'amour

Jonathan a écrit une lettre pour sa chère Mary. « Écris-moi la plus belle lettre d'amour et jette-la à la mer, » lui avait-elle demandé. Tous les deux savaient leur amour impossible. Fiancée, Mary allait bientôt se marier. Elle hésitait à laisser Jonathan lui livrer son cœur. La lettre à la mer a été leur façon de rompre.

Jonathan n'a jamais revu Mary. Il a écrit sa lettre avec passion, les derniers mots l'attachant à sa bien-aimée plus sûrement qu'une union : « Prisonnier de ton cœur pour toujours, Jonathan. » Puis il a quitté son coin de pays, la Nouvelle-Écosse. Sa vie s'est passée en mer, il ne se souvient plus de tous les océans sur lesquels il a bourlingué. Il lui semblait, quand il regardait les eaux calmes depuis le pont de son navire, qu'elles renfermaient un trésor des plus précieux à ses yeux, ses mots d'amour, enfermés bien à l'abri dans une bouteille de verre.

À l'aube de ses 50 ans, Jonathan a fini par jeter l'ancre pour de bon. Il s'est installé en Irlande, joignant sa vie à celle de sa chère amie, Corinne, qui n'avait jamais cessé de l'attendre. En quittant la mer, c'était comme s'il abandonnait ses mots d'amour enfermés dans une bouteille.

Quand il apprit la découverte de son message, il se sentit trahi. Son secret, il l'avait gardé pour lui pendant toutes ces années. Et là, on pouvait le lire sur Facebook, désormais connu de quiconque dans le monde.

C'était à Mary que ce message s'adressait et à personne d'autre. Il s'aperçut enfin qu'il avait couru toute sa vie après une chimère, son cœur prisonnier au fond d'une bouteille jetée à la mer. La seule personne qui aurait dû lire ces mots, sa lettre d'amour et d'adieu, c'était Mary, 28 ans plus tôt.

Gisèle Allen

Le monde de Christina

La maison au loin est à la fois austère et attirante. Sont-ils heureux sans moi ? Se doutent-ils que je reviens vers eux ? En aurai-je la force seulement ? J'ai soif et la faim gronde en moi. Les deux dernières nuits ont été pénibles. L'automne avance, le froid s'installe. L'herbe brûlée par les chaleurs de l'été s'imbibe d'une rosée glaciale au petit matin. Mais comme je l'aime, ce tapis de verdure qui a accueilli mes nuits ! Il s'étire et couvre la contrée sur des milles et des milles. Je le sais. Je marche depuis tant de jours.

Au début, j'ai refusé leur verdict sans appel. « Je m'appelle Christina. Écoutez-moi ! » Écouter une femme, ça les a fait rire. Et sur un coup de tête, je suis partie seule, sans rien. Je voulais m'éloigner de tous ces honorables hypocrites. Mais ils se sont lancés à ma poursuite. Je me suis cachée dans les bois. L'été se prolongeait. Je voulais rentrer chez moi. Cette idée seule m'animait. C'était tout ce qui comptait pour moi.

Ce fut mon erreur. Croire qu'il ne me restait que cette seule solution, ne pas me battre ! Ma santé déjà précaire s'est vite détériorée.

Maintenant les forces me manquent. Je me repose de plus en plus souvent. Autant j'étais sûre de pouvoir rentrer chez moi par mes propres moyens, autant je ne vois plus comment je vais y arriver, même si près du but.

Mes yeux se voilent. Je ne sais pas si je pourrai me remettre debout et reprendre ma marche. J'ai tant de rêves. Ai-je trop demandé à la vie ? Appeler à l'aide ? Ils ne me répondront pas.

Non ! Je ne les laisserai pas m'abandonner ainsi !

Christina, forme inerte sur l'herbe jaunie, relève la tête et lance un long cri, d'abord sourd et éraillé, puis aigu, perçant. Un cri de naissance ! Au loin sur la butte, une porte claque.

Remarque : J'ai écrit ce texte à partir du tableau d'Andrew Wyeth (1917-2009) intitulé **Christina's World** (1948). Plus tard, j'ai appris l'histoire de ce tableau à la lecture du livre de Christophe André, **Méditer jour après jour**. Christina est une femme malade et paralysée qui se prive de l'aide de béquilles ou d'une chaise roulante. Le peintre la représente alors qu'elle rentre chez elle en rampant.

Gisèle Allen

Le silence des mots

Le silence des mots c'est...

L'émerveillement d'une mère qui vient de donner la vie.

Son émerveillement pour ce qu'elle vient de réaliser.

Pour cette vie, la suite de sa vie.

Le silence des mots c'est...

La contemplation du père pour sa femme qui vient de donner la vie.

Sa contemplation pour cette nouvelle vie.

Le silence des mots c'est...

Cette nouvelle vie qui a soif, qui a faim, qui a peur.

Cette nouvelle vie qui a un mal qu'on ne peut identifier.

Cette nouvelle vie qui tente de communiquer.

Cette nouvelle vie qui vit un moment de bonheur.

Le silence des mots c'est...

Cette petite vie à qui on demande de ne plus parler.

Cette petite vie qui sur elle-même va se replier.

Cette petite vie qui ne sait plus comment elle doit s'exprimer.

Le silence des mots c'est...

Le lourd secret qu'on lui demandera de garder.

La gêne d'être mal ou bien considéré.

Le retrait, pour avoir été mis de côté.

De belles intentions maladroitement exprimées.

Le silence des mots c'est...

Le téléphone qui arrête de sonner.

L'absence de simples paroles qu'on aimerait encore écouter.

Le silence des mots c'est...

La maison qui s'est vidée.

Les habitudes bien installées.

La passion qui s'est égrainée.

Tout ce qu'on finit par ne plus répéter.

La sagesse de ne pas dire sa pensée.

Le silence des mots c'est...

La maladie qui s'empare d'une vie pour la ravager.

L'incapacité de communiquer.

Le dernier souffle expiré.

Le silence des mots c'est...

La modernité.

Skipper, clavarder.

Facebook et tout autre courrier.

Le silence des mots c'est...

Ce petit geste qui fait plaisir à regarder.

Ce pouce levé pour nous encourager.

Le silence des mots c'est...

Cette petite vie différente apprivoisée,

qui après t'avoir salué,

forme pour la première fois pour toi,

un cœur avec ses petits doigts.

Le silence des mots c'est...

Guyène Couette

Le tripot clandestin

1 - DANS LA NUIT

Nick Anderson vivait à l'orphelinat depuis l'âge de trois ans. Son co-chambreur et meilleur ami, Karl Denton, était arrivé le même mois que Nick, mais avait cinq ans à l'époque. Aujourd'hui, Nick était âgé de seize ans alors que Karl en avait dix-huit.

Rien d'extraordinaire ne se passait dans la vie des jeunes gens. Excepté la fois où le riche voisin, Troy Jenkins, avait lancé une épée qui s'était plantée dans le bras de Nick. Ce dernier s'était bien remis de sa blessure au bras, mais frissonnait toujours de terreur en repensant au voisin. Même cinq ans après les faits!

On était un vendredi soir. Depuis deux semaines, Karl ne tenait plus en place. Il lui fallait absolument sortir. Nick ne comprenait plus son ami. Eux, qui faisaient toujours tout ensemble avant! Maintenant, Karl lui cachait ses activités nocturnes en lui demandant de le couvrir auprès des surveillants.

Nick, fatigué des semi-vérités de son ami, tenta d'en avoir le cœur net :

- Laisse-moi deviner. Tu vas mystérieusement disparaître, encore une fois! S'exclama-t-il, exaspéré. Où vas-tu?

- Ça fait cent fois que tu me poses la question. Quand vas-tu arrêter?

- Quand tu me répondras!

Karl y réfléchit un moment avant de proposer :

- Et si je te le montrais, à la place?

Nick accepta, curieux de voir où ça le mènerait.

Après être montés se coucher dans leur chambre, les deux amis sortirent en douce par la fenêtre. Ils prirent chacun un vélo dans le garage et Karl partit en tête. De plus en plus intrigué, Nick le suivit.

Au bout de vingt minutes à pédaler dans un nombre incroyable de rues sombres et malfamées, Nick en eut assez. Pas très rassuré, il demanda des précisions à Karl.

- Relaxe! On tourne à droite et on est arrivés!

- Tu sais que cet endroit est le pire quartier de la ville et qu'il faut être suicidaire pour s'y aventurer en pleine nuit?

- Il suffit de prendre des précautions! répondit son ami en tapotant quelque chose dans le bas de son dos.

Karl freina et descendit de vélo. Nick l'imita et demanda, fronçant les sourcils :

- Ne me dis pas que tu as...

- C'est un revolver! avoua fièrement Karl. Regarde, fit-il, en le sortant pour le montrer à son ami. Il est magnifique, n'est-ce pas?

- Je... si tu le dis. Je n'y connais rien. On va rester ici toute la nuit ou...

- Suis-moi! Coupa Karl, c'est par ici.

Et Nick suivit son meilleur ami vers une porte à moitié rouillée entre deux murs de brique et surveillée par une caméra. Karl frappa deux coups longs suivis de deux courts et la porte s'ouvrit sur le type le plus baraqué que Nick ait jamais vu.

- J'ai amené un pote, dit Karl au portier. Il est réglo. Il est là pour le jeu, comme moi.
Le type les laissa entrer dans un long corridor étroit et mal éclairé puis les fouilla. Karl lui remit son arme et tous deux purent enfin ouvrir la porte au bout du passage.

Nick fut ébloui par autant de lumières et agressé par le bruit. L'endroit, qui s'avéra être un casino, était magnifiquement éclairé avec des lampes suspendues. Il y avait un bar au loin, des tables de poker en tout genre, de roulette, de Blackjack à gauche et une panoplie de machines à sous, éclatantes de mille feux, à droite.

Karl s'avança vers une sorte de vestiaire sur le mur de gauche. Nick le suivit, bouche-bée. Les yeux ronds comme des billes, Nick n'arrivait pas à fixer son regard sur quoi que ce soit, tellement il y avait de choses à voir.

Sûr de lui, Karl s'avança vers le vestiaire et fit les présentations :

- Joey, voici mon ami Nick. Il est nouveau et ne connaît pas encore les règles.

Nick reporta soudainement son attention vers ce qui se passait devant lui et l'homme, Joey, répondit :

- O.K. Voici tes jetons, Karl. Bienvenue Nick. Les règles sont simples : le casino te prête 10 000 \$ en jetons. Avant de sortir, tu dois nous remettre 10 000 \$ en jetons. Si tu ne les as pas, ces gars, là-bas, les gros bras, vont te faire cracher ce que tu as et tu rencontreras le grand patron qui te donnera une chance de rembourser tout ce que tu dois.

Nick avala de travers en voyant les gros bras, mais fit signe à Joey qu'il avait saisi. Joey lui remit ses jetons en disant joyeusement :

- Bienvenue au casino royal! Voici un jeton de plus puisque c'est ta première visite.

Nick empocha ses jetons et se retourna embrassant la pièce du regard, souriant à pleines dents.

2 - PLAISIRS INTERDITS

Nick chercha son ami du regard, mais n'arriva pas à le localiser. Haussant les épaules, l'adolescent se dit qu'il ferait bien d'en profiter.

Ne sachant pas trop par où commencer, Nick se dirigea vers les machines à sous. Il mit son jeton supplémentaire dedans, tira la manette et pleins d'autres jetons sortirent de la machine. Surpris mais ravi, Nick empocha le tout.

Puis le garçon se demanda comment différencier les 10 000\$ en jetons qu'il allait devoir remettre à la fin de la soirée des autres. Car cette histoire de dettes le tracassait. Alors Nick alla poser la question à Joey.

- Tu as déjà gagné, vraiment ? Combien ?

- Euh... j'ai pas regardé, à vrai dire. Alors, comment je fais pour les 10 000 \$ en jetons ?

- C'est simple. Tu me les redonnes et en échange, tu reçois un jeton bleu prouvant que tu as tout remboursé. Et tu gardes les jetons supplémentaires pour t'amuser. Ici, tout se paye avec des jetons. Si tu veux, la prochaine fois, tu arrives avec un minimum de 2 000\$ en argent et je te les échange contre des jetons.

- On peut faire ça?

- Bien sûr! C'est soit les 10 000 \$ sur ta tête, soit plus de 2 000 \$ en argent, au choix. Voici ton jeton bleu. Tu peux revenir l'échanger contre 10 000 \$ quand tu veux. Bonne soirée, Nick.

Le jeune Anderson remercia son interlocuteur et retourna s'amuser dans la salle.

Nick repéra finalement Karl qui jouait au Blackjack et alla le rejoindre. Karl, heureux, serra son ami dans ses bras.

- Regarde! Je viens de gagner le double de ma mise!

- Génial! Dis, tu connais les jetons bleus?

- Ouais! C'est pour les mauviettes dans ton genre! Je préfère miser cet argent!

- Et si tu le perds?

- Ne dis pas de bêtises. Je gagne toujours! La semaine dernière, je me suis fait 6 000 \$!

- Et où ils sont?

- Je les ai perdus hier, mais ne t'en fais pas, je vais me refaire. Ce soir, je vais tout rafler, je le sens!

Nick ouvrit la bouche pour protester mais la referma aussitôt, sentant que ça ne servirait à rien. Les yeux de Karl reflétaient son avidité et son excitation. Nick se retira, ne se sentant pas attiré par ce jeu.

Anderson fixa son attention sur la roulette. Il étudia le jeu un moment et finit par miser. Nick perdit deux fois, mais gagna gros le dernier coup. Puis il se retira, voulant essayer autre chose.

Nick se dirigea vers le bar. Il n'avait jamais commandé d'alcool, n'ayant pas l'âge légal, mais ici, personne ne lui avait réclamé une pièce d'identité. À sa grande surprise, le barman prit sa commande sans sourciller et demanda un jeton de dix dollars comme paiement. Nick le lui donna, ravi. Puis, après sa bière, il commanda un gin tonic et un whisky. Le barman le servit.

Bientôt, une femme s'approcha de Nick, qui commençait à être légèrement soûl. Elle lui fit des avances et le garçon mit un instant à réaliser que c'était une escorte. L'idée de se faire escorter dans une pièce discrète contre des jetons l'attira soudainement.

- Tu sais, Masha, je n'ai que des jetons.

- Ça tombe bien, c'est mon mode de paiement favori, lui murmura-t-elle à l'oreille.

Nick se leva et s'empressa de la suivre, le sourire aux lèvres.

En route vers un endroit plus discret, Nick croisa Karl qui lui dit :

- Je t'emprunte ton jeton bleu!

Nick le sortit de sa poche sans même lui porter attention.

- Je te le rends dans cinq minutes, promis!

Et Karl partit plus loin, laissant Nick seul avec la ravissante Misha.

Misha l'entraîna vers une porte discrète et la franchit. Tous deux se retrouvèrent dans un long corridor bordé de chambres de chaque côté. Un homme, derrière la porte, leur indiqua la pièce numéro six. Nick y suivit Misha sans hésiter.

La pièce était meublée luxueusement et, bien entendu, c'était le lit qui prenait la plus grande place. Une porte sur le côté menait à une salle de bain, que Nick utilisa avant de s'étendre sur le lit.

Misha s'avança lentement au-dessus de lui, lui demandant ce qui lui ferait le plus plaisir. Ne sachant pas trop quoi répondre, Nick lui avoua avec embarras qu'il était encore puceau.

- Ne t'inquiète pas, fit la voix sensuelle de Misha. Tout se passera bien.

Nick, sentant les mains de Misha sur ses parties intimes, n'eut aucun doute là-dessus et s'abandonna complètement.

Une heure plus tard, Nick sortit de la chambre le sourire aux lèvres et un gros jeton en moins, absolument ravi.

Cette soirée était vraiment magnifique!

3 - DÉSENCHANTEMENT

Nick retourna dans la section casino seul, mais fier de lui-même. Il se jura de trouver 2 000 \$ et de revenir voir Misha. Il n'eut pas le temps de faire trois pas que tout changea.

Tous ses projets tombèrent à l'eau lorsque deux gardes du casino vinrent le chercher et le prièrent de les suivre. Nick, ne comprenant pas ce qui se passait, les suivit, inquiet. Dans sa tête, mille et une questions surgissaient, mais aucune réponse. Le garçon n'osa pourtant pas demander ce qui se passait à ses deux nouveaux gardes du corps.

Les deux hommes le firent entrer dans une pièce immense comprenant un bureau, deux chaises, un divan, une table basse et un foyer. Karl et un autre inconnu se trouvaient déjà dans la pièce.

Le premier garde du corps dit :

- On l'a trouvé sortant de la maison des plaisirs, comme l'a dit votre invité.

Puis les deux gardes se postèrent de chaque côté de la porte et ne bougèrent plus.

Nick regardait alternativement son ami puis l'inconnu et finit par demander :

- Qu'est-ce qui se passe? Qu'est-ce que je fais ici?

L'inconnu prit la parole :

- Je m'appelle Hans Johnson et ce casino m'appartient. Assied-toi, mon garçon.

Toujours inquiet, Nick obéit, docile, attendant la suite. Hans alluma son cigare et expliqua au jeune homme :

- Vois-tu, mon garçon, ton ami Karl, ici présent, a perdu tout l'argent que je lui avais prêté pour jouer.

- D'accord, dit prudemment Nick. Et en quoi cela me concerne-t-il?

- Ton ami Karl t'a pris ton jeton bleu et a entièrement perdu tes 10 000 \$. Donc, vous devrez maintenant me rembourser 10 000 \$ plus les intérêts, c'est-à-dire 12 500 \$ chacun.

Nick, interloqué, voulut s'en prendre à Karl, mais monsieur Johnson l'en empêcha :

- Je sais que vous avez beaucoup de choses à vous dire, mais vous verrez ça plus tard. Le remboursement se fera en deux paiements de 6 250 \$ par semaine. Si vous n'avez pas d'argent, j'offre des petits boulots très payants.

Les deux garçons saisirent immédiatement au ton de leur interlocuteur que les boulots en question n'avaient rien de légal. Hans Johnson continua :

- Le paiement s'effectuera au coin de la 5^e rue et de Trafalgar Square vendredi prochain à 23 h 30 pour Nick et 23 h 40 pour Karl. À moins que vous puissiez me rembourser immédiatement.

- Attendez! s'exclama soudainement Nick, sorti de sa torpeur. Il me reste des jetons!

Et l'adolescent s'empressa de sortir tout ce qui lui restait de ses poches. Monsieur Johnson s'approcha et compta :

- 2 500 \$. Bravo, vous ne me devez maintenant que 5 000 \$ par semaine. Je suis navré que vous ayez à me rembourser mais vous avez donné votre jeton bleu à votre ami de votre plein gré alors je n'y peux rien. Bonne soirée!

Le propriétaire du casino fit signe à ses gardes d'expulser les deux adolescents. Le duo se retrouva bientôt étalé sur le trottoir, près de leurs vélos.

Les deux garçons se relevèrent tant bien que mal. Nick, que la stupeur avait rendu pratiquement muet, avait maintenant retrouvé ses esprits et l'usage de sa voix. Se retournant vers Karl, Nick lui décrocha un droite puis lui hurla, furieux :

- Tu as parié sur MA tête et JE dois de l'argent à ce type à cause de toi!

Karl aussi était en colère, mais il avait surtout très peur. Comment allait-il pouvoir trouver une telle somme? Il répondit sèchement à son ami :

- Compte-toi chanceux! Je dois trouver 12 500 \$, MOI! Tu aurais pu me dire qu'il t'en restait! Mais non, tu as préféré rembourser ta dette avec cet argent au lieu de le partager!

- Si tu n'avais pas parié sur MA tête, je n'aurais pas de dette, justement! Alors je ne vois pas en quoi ça te gêne!

- J'aurais pu me refaire avec ce fric et on n'aurait plus de dette!

- T'es malade ou quoi? Tu viens de perdre 20 000 \$ et tu penses encore pouvoir gagner contre un casino? Va te faire soigner!

- Ah oui? Alors ne compte pas sur moi pour t'aider à trouver l'argent! J'ai un plan, mais tu n'en feras pas partie!

- Pour ce que ça me sert de t'écouter! Je préfère encore me débrouiller tout seul!

- Parfait! Moi aussi!, hurla Karl avant d'enfourcher son vélo et de quitter cet endroit.

Nick, pris au dépourvu, monta en selle à son tour et suivit son ex-ami à distance, car il était totalement perdu dans ces rues et ruelles malfamées. Dès qu'il reconnut l'endroit où il se trouvait, Nick laissa Karl prendre de l'avance pour le perdre de vue, car simplement lui fixer le dos lui donnait la nausée.

Bien plus tard dans la nuit, Nick rentra par la fenêtre de la chambre de l'orphelinat. Karl n'était pas encore là. Ce dernier se pointa une demi-heure plus tard. Nick fit semblant de dormir, tout en se demandant comment ramasser autant d'argent en aussi peu de temps. Tous deux s'endormirent à l'aube, à bout de forces.

4 - L'IDÉE DE KARL

Les deux ex-amis se réveillèrent sur le coup de midi, le lendemain. Heureusement, c'était samedi alors personne n'était venu cogner à leur porte.

Tous deux mangèrent silencieusement à la table commune en s'ignorant complètement. Les autres pensionnaires et les surveillants se rendirent compte du malaise, mais personne n'osa en parler.

Par contre, après le dîner, Ethan, leur surveillant de toujours, vint les voir à tour de rôle. La seule chose qu'il apprit fut qu'une dispute avait éclaté la veille. Aucun des deux ne lui avoua pourquoi.

Un peu plus tard, Nick arpentait les rues du quartier en se demandant comment trouver l'argent nécessaire. Si seulement il avait une idée! Car au moins Karl en avait une, lui!

Nick savait que Karl ne lui dirait rien alors il décida d'espionner son ancien ami. Son plan arrêté, le jeune Anderson respira mieux. Si Karl pouvait trouver plus de 6 000 \$, lui serait certainement capable d'en trouver 5 000 \$!

En revenant, Nick passa devant la maison de Troy Jenkins, l'homme aux couteaux. Il frissonna en appuyant sa main sur son bras, n'ayant toujours pas oublié l'épée que ce dernier lui avait lancée dans le bras.

Karl n'étant pas réapparu de la journée, Nick ne put mettre son plan à exécution que le lendemain. Comme prévu, Karl se leva sur le coup de midi et partit peu après. Nick le suivit discrètement. Il le vit parler à plusieurs personnes, mais c'est son dernier arrêt qui éclaira la lanterne de Nick.

Un prêteur sur gages! Karl en ressortit avec de l'argent comptant. Mais qu'est-ce qu'il avait bien pu mettre en gage Son co-chambreur ne possédait aucun bien de valeur.

Nick ne le sut jamais car à ce moment-là, deux types fondirent sur Karl et lui piquèrent son argent. Étant assez près, l'adolescent put entendre ce que les gros bras dirent à son ex-copain :

- Que 500 \$! Il t'en manque 1 500 \$!

- Mais je vous ai emprunté 1 000 \$ seulement!

- Il y a des intérêts, mon garçon. Et ils sont élevés! Tu as trois jours pour trouver la balance, sinon!...

Et l'un des types lui serra la main jusqu'à lui faire craquer les jointures avant de partir avec son partenaire.

Karl, pâle et marmonnant pour lui-même, alla chercher son vélo et repartit. Nick continua de le suivre.

Le prochain arrêt de Karl fut pour un bloc appartement dans le plus vieux quartier de la ville. Pas très rassuré par l'endroit, même en plein jour, Nick décida d'entrer à sa suite. Et puis, il était curieux.

Même si Karl ne se retourna pas, d'autres personnes virent Nick et l'entraînèrent dans l'appartement 3.

- Ce gamin suivait votre client, monsieur!

Karl se retourna alors pour la première fois de la journée.

- Nick ! Espèce de sale con! Qu'est-ce que tu fais là, imbécile?

- Et toi, alors? C'est ça, ton idée miracle? Un prêt?

- J'ai juste besoin d'un peu d'argent pour débiter. Et tu n'auras rien du tout!

L'homme intervint, empêchant le jeune Anderson de répondre.

- Vous vous connaissez, si j'ai bien suivi.

- On vit à la même place, rétorqua Nick. Je voulais juste savoir où ce crétin disparaissait durant la journée.

- As-tu besoin d'argent? Combien? 500 \$? 1 000 \$?

- Et les intérêts sont de combien? S'informa Nick. 500 \$? 1 000 \$?

- Quand même pas! 400 \$ et 900 \$.

- Je vais passer mon tour, merci quand même.

Karl termina son prêt et les deux garçons sortirent ensemble.

Nick enfourcha son vélo et rattrapa Karl.

- Tu lui as emprunté combien? 1 500 \$ Pour rembourser l'autre prêt?

- Tu n'as rien compris toi! Je vais me refaire!
- On est bannis du casino tant qu'on n'aura pas remboursé!
- Il y a plus d'une façon de parier. Tu n'as jamais entendu parler des courses de chevaux?
Puis, avant que Nick ait pu protester, Karl s'enfuit à vélo. Nick, complètement dépassé par les événements, préféra rentrer à l'orphelinat.

Karl continua sur sa lancée. Il paria les 1 000 \$ sur trois courses et en gagna deux. Il fit 600 \$ de profit et continua sur sa lancée. À la fin de la journée, il avait 3 400 \$ en poche. Les deux types du premier prêt le retrouvèrent pile à ce moment et reprirent les 1 500 \$ que Karl leur devait. Ce dernier protesta :

- Mais j'ai jusqu'à demain soir pour vous rembourser!
- On t'a bien observé et on ignore si tu auras encore du blé demain alors on protège nos intérêts!
Puis ils partirent, satisfaits. Mais cinq minutes plus tard, l'homme de main du second prêteur se pointa :

- On m'a dit que tu n'étais pas un investissement fiable. Donne-moi l'argent!
L'homme lui fit les poches et prit les 1 900 \$ que Karl lui devait avant de s'en aller à son tour. Au final, Karl revint aussi fauché que lorsqu'il était parti la veille! Si seulement il pouvait s'en trouver un peu pour se refaire!

Le lendemain, un lundi, il y avait école. Tous deux s'y rendirent en autobus comme à l'habitude, mais Karl sécha les cours alors que Nick y assista, la tête ailleurs.

Karl se promena ici et là jusqu'à trouver une maison déserte et s'y introduisit. Nerveux, il prit rapidement tous les objets de valeur qu'il trouva et ressortit deux minutes plus tard par derrière. Karl Denton, se pensant rusé, mit en gage tous les objets à différents endroits. Il empocha l'argent et alla le jouer aux courses de chevaux. Malheureusement, il perdit et reprit l'autobus pour rentrer aussi fauché que le matin. Mais, ne se décourageant pas aussi facilement, Karl sortit en douce en soirée pour recommencer. Nick hochait négativement la tête, découragé.

5 - LA SOLUTION DE NICK

Nick regarda de loin Karl faire ses petites affaires. Dès le mardi, Anderson comprit que son co-chambreur cambriolait des maisons pour parier l'argent peu de temps après. Sachant compter, l'adolescent savait que tout ça ne le mènerait à rien. Seulement, Karl semblait obsédé par les jeux d'argent, ce qui le rendait impossible à raisonner.

Nick en voulait encore à son ami de l'avoir mis dans le pétrin. Mais en même temps, l'adolescent se souvenait des douze années passées dans la même chambre à rire et jouer ensemble, à se soutenir mutuellement lors de passages difficiles, à tous les anniversaires qu'ils avaient fêtés la main dans la main!

En fait, le jeune Anderson n'arrivait simplement plus à en vouloir à son co-chambreur, surtout qu'il comprenait maintenant que Karl était un joueur compulsif.

Cette compassion nouvelle pour Karl n'arrangeait pas ses affaires à lui, Nick. Le jeudi soir, l'adolescent comprit qu'il ne pouvait plus repousser l'échéance de son plan fort simple, en réalité. En constatant que son ami volait diverses résidences, Nick s'était dit que pour éviter de se faire prendre, il devait faire un coup unique, qui lui permettrait de trouver 10 000 \$ en une seule fois.

Et le garçon ne connaissait qu'une maison avec autant d'argent : celle du voisin, Troy Jenkins. Même s'il en avait une peur bleue, c'était la seule idée qui lui était venue à l'esprit.

Après que Karl soit sorti en douce, Nick en fit autant. L'adolescent monta la pente menant chez le voisin en suant à grosses gouttes, extrêmement nerveux.

Puis, l'adolescent longea le terrain jusqu'à la porte de derrière. Il avait prévu de la crocheter comme dans les films mais, à sa grande surprise, la porte s'ouvrit dès que Nick tourna la poignée. Le jeune Anderson entra précautionneusement, referma derrière lui et... une lumière éblouissante lui éclaira le visage. Nick, par réflexe, mit sa main devant ses yeux et chercha la poignée de la porte avec l'autre.

Une main toucha son épaule. Totalement paniqué, l'adolescent tenta de fuir puis, constatant que l'autre le tenait fermement, s'effondra, les jambes en coton.

Luttant pour garder son calme, Nick murmura :

- Qui est-ce?

- Tu ne t'en doutes pas un peu, mon garçon? dit la voix de Troy Jenkins, fâché.

Ce dernier alluma la lumière du vestibule arrière pendant que Nick fermait les yeux, à genoux, récitant mentalement ses dernières volontés et une courte prière. Il était inutile de s'enfuir, l'homme aux couteaux savait très bien qui il était.

Troy ordonna à Nick de se relever et d'aller s'asseoir au salon. L'adolescent obéit, gardant les yeux baissés et tremblant de tous ses membres. Nick se prit un siège et attendit, raide comme une barre. Jenkins le suivit et prit le siège en face de lui.

Troy fixa l'adolescent qui n'osa pas bouger d'un pouce, terrifié. Au bout d'un moment, qui sembla durer une éternité, Jenkins demanda :

- Pourquoi tu es venu me cambrioler?

Nick s'étrangla, les yeux ronds.

- Co...comment savez-vous?

- J'ai une série de caméras dans le jardin, lui répondit aimablement Troy en souriant. Je te suis depuis près de dix minutes. Tu en as mis du temps pour arriver à la porte!

Nick ne sut quoi répondre. Il n'avait envie que d'une chose : disparaître, s'enfuir le plus loin possible où personne ne le reconnaîtrait.

Devant le silence persistant de son invité, monsieur Jenkins insista :

- Allons, Nick. Dis-moi ce que tu es venu faire ici?

Le garçon fit non de la tête, encore plus horrifié à l'idée de tout lui avouer. Mais la suite le fit changer d'avis :

- Tu as trente secondes pour te décider ou je t'enferme dans ma cave et plus personne n'entendra jamais parler de toi!

- D'accord! Céda Nick, au bord de la panique. J'ai besoin de 10 000 \$ ou je suis mort! Alors enfermez-moi pour qu'on ne me retrouve jamais!

Anderson était tellement désespéré que l'idée d'être prisonnier de Jenkins lui parut soudainement attrayante. Troy s'en étonna :

- Qui te fait plus peur que moi?

- Hans Johnson et ses copains.

- Le casino, c'est ça?

Nick confirma de la tête et Troy supposa :

- Tu as perdu?

- Techniquement, non, répondit l'adolescent. J'avais mon jeton bleu, j'avais tout remboursé. Mais Karl m'a emprunté le jeton et a perdu mes 10 000 \$ en plus des siens. Et Johnson m'a demandé de le rembourser. Je dois lui amener 5 000 \$ demain soir à 23 h 30 au coin de la 5^e rue et de Trafalgar Square. Et un autre 5 000 \$ la semaine prochaine.

- Je vois. Et ton copain en dit quoi?

- Il est dingue et refuse de m'adresser la parole. Il ne pense qu'à parier encore et encore.

- Bien, j'en ai assez entendu. Voilà ce que je te propose. Demain, je vais sortir 10 000 \$ de mon compte bancaire et nous irons porter le tout à Johnson ensemble. Ensuite, je t'aiderai à te trouver un boulot et tout l'argent que tu gagneras me reviendra, tant et aussi longtemps que tu ne m'auras pas remboursé au complet. Alors?

Nick le fixa, incrédule :

- Vous... vous acceptez de m'aider?

- Oui.

- Est-ce que je vais pouvoir garder un tout petit peu de l'argent que je vais gagner en travaillant?

- Humm... Un 20 \$ par semaine. Le reste sera à moi. Nous ferons les comptes ensemble.

Nick accepta le marché, trop content de s'en tirer à si bon compte. Et aussi extrêmement soulagé. Jenkins promit de garder ça pour lui et l'adolescent rentra se coucher, le cœur léger.

6 - LA VÉRITÉ SOULAGE

Vendredi matin, Nick ne fit que croiser Karl, qui souriait à pleines dents. Visiblement, son ami avait eu de la chance au jeu la nuit dernière. Mais Karl continua à l'ignorer.

L'école se passa bien pour Nick et Karl sécha les cours une fois de plus. Le soir, Nick sortit un peu après son co-chambreur et alla rejoindre monsieur Jenkins qui l'attendait à l'extérieur. Ils montèrent en voiture et allèrent au rendez-vous.

Tous deux restèrent silencieux jusqu'à l'arrivée. En se stationnant, Troy donna ses instructions à Nick :

- Voici la valise. Tout y est. Tu entres, donnes l'argent et ressorts. Tu n'as rien à craindre, je t'attendrai à l'entrée. Allons-y, c'est l'heure!

Nick prit une grande inspiration et sortit, imité par monsieur Jenkins. Tous deux s'avancèrent vers les copains de monsieur Johnson qui les fouillèrent avant de les laisser entrer dans ce qui semblait être une usine désaffectée.

Nick s'avança lentement sur une passerelle en métal entre deux grosses machines rouillées, mallette à la main. Le jeune homme s'arrêta à quelques pas seulement du propriétaire du casino et attendit.

Hans Johnson lança un regard vers l'entrée puis reporta son attention sur Nick avant d'ordonner :

- La mallette!

L'adolescent la lui tendit. Hans l'ouvrit et compta. Nerveux, Nick balbutia :

- 10 000 \$ tout de suite et plus de rendez-vous.

- Le compte y est! dit Johnson. Qui est-ce? demanda-t-il en pointant Troy du menton.

- Mon chauffeur et gardien de sécurité. Il est là pour s'assurer que tout se passe bien.

- O.K. Et où est ton copain Karl?

- Aucune idée! Je ne l'ai pas revu depuis ce matin.

Ce qui n'était pas entièrement vrai, car il avait croisé Karl à la sortie de l'école. Mais le jeune homme jugea inutile de le préciser.

- Je croyais que vous étiez amis, questionna Hans.

- Plus maintenant, se désola Nick.

- Et si je veux le retrouver? lança monsieur Johnson d'une voix cassante.

- Adressez-vous à son bookmaker! répondit l'adolescent sans se démonter. Il s'appelle Bonzo. Autre chose?

- Non! Gronda l'homme, mécontent.

Il renvoya Nick d'un signe de la main. Le jeune homme dut se retenir pour ne pas courir vers la sortie.

Anderson se précipita vers la voiture et s'empessa de s'asseoir dedans. Ses mains tremblaient comme des feuilles. Jenkins prit le volant sans un mot et Nick se laissa reconduire, content que ce cauchemar soit enfin terminé.

Le lendemain matin, un samedi, Nick se leva de bonne humeur, pour la première fois depuis une semaine. Une seule ombre au tableau : Karl n'était pas rentré. L'adolescent hésita à signaler son absence à leur surveillant, Ethan, et décida de se donner jusqu'à midi pour y réfléchir.

Sur le coup du midi, Ethan demanda à Nick pourquoi Karl n'assistait pas au dîner. Inquiet pour son ami, Nick se décida à parler.

- Je ne sais pas où il est, Ethan. En fait, il n'a pas dormi ici hier soir.

Le surveillant ne posa aucune autre question mais appela la police.

À l'arrivée des policiers, Nick se fit convoquer dans le bureau d'Ethan. Le premier policier, le sergent Rocco, demanda au jeune homme s'il savait ce qui se passait. Après une brève hésitation, Nick raconta tout : les sorties nocturnes, le casino, la dette et l'addiction de Karl. L'adolescent termina ainsi :

- Karl ne s'est pas pointé à son rendez-vous avec Johnson hier soir parce qu'il avait perdu tout l'argent gagné jeudi hier durant la journée. Quand je l'ai vu près de l'autobus hier, il était sur le bord de la panique et marmonnait pour lui-même : « Je vais me refaire! C'est une question de temps! Tout va bien aller! Je vais me refaire! »

- Alors vous croyez qu'il a tout perdu dans des paris? On parle de combien d'argent?

- Oui, je crois qu'il est à sec. Et qu'il doit de l'argent à Johnson, son bookmaker et à un prêteur sur intérêt. Il doit être endetté de près de 20 000 \$.

- Quoi! S'étonna Ethan. Comment peut-on accumuler autant de dettes en si peu de temps?

- Parce que c'est un joueur compulsif, répondit le second policier. Mon ex-beau-frère était comme ça. Il a fini derrière les barreaux. Où se trouve le casino?

- Aucune idée. J'ai suivi Karl, mais je serais incapable de refaire le trajet seul. Surtout qu'on y est allés de nuit.

- Et dans ce casino, il n'y avait que des tables de jeu?

- Pas tout à fait, murmura Nick, gêné.

Anderson hésita un peu, car il n'avait pas mentionné le bar et Masha.

- Laissez-moi deviner, dit le sergent Rocco. Boisson, sexe et drogues.

Nick rougit légèrement en répondant :

- Je confirme pour l'alcool et le sexe, mais je n'ai pas demandé pour la drogue.

Ethan dut réprimer une envie de rire en lançant :

- Elles sont bien, les filles ?

Nick rougit jusqu'aux oreilles, mais baissa les yeux sans répondre.

Tu as dit avoir remboursé ce Johnson. Comment?

- J'ai emprunté de l'argent à monsieur Jenkins. D'ailleurs, il m'attend pour m'aider à me trouver un boulot. Il tient à ce que je le rembourse le plus tôt possible.

- Tu sais, dit Ethan, Karl et toi auriez dû venir me voir et m'en parler dès le départ. Je suis là pour ça. Je peux vous aider. En fait, j'aurais pu vous aider.

- Désolé. J'en ai parlé à Karl, tu sais, mais il a refusé. Il a dit qu'on serait punis pour l'éternité.

- Pour être punis, c'est certain que je l'aurais fait, avoua Ethan à un Nick médusé. Mais je ne te punirai pas, car tu l'as fait toi-même en allant voir Jenkins. Et je veillerai personnellement à ce que tu lui rembourses le moindre sou. Voilà ta punition! Tu peux y aller!

Nick ne se le fit pas dire deux fois et sortit rapidement du bureau pour aller rejoindre monsieur Jenkins. Les policiers, ayant assez d'informations, ouvrirent une enquête sur la disparition de Karl Denton, sur les vols que ce dernier a pu commettre et sur les activités plus que louches d'Hans Johnson.

7 - ÉPILOGUE

Nick se trouva rapidement un travail de plongeur dans une pizzeria. Ce qui lui permit de commencer à rembourser Troy lentement mais sûrement. D'ailleurs, monsieur Jenkins prit aussi une décision : il adopta Nick. Cela n'annula pas la dette, mais facilita la communication entre les deux.

Karl disparut totalement du globe. Personne ne le retrouva, ni la police, ni son bookmaker, ni Johnson. Par contre, la police ne croyait pas à sa mort. Surtout que trois semaines après sa disparition, ses affaires s'évanouirent dans la nature. Nick était persuadé que Karl était revenu les chercher.

La police put relier une douzaine de vols à Karl Denton. Deux mois après sa disparition, Karl fut soupçonné d'avoir commis un vol de banque pour une somme totale de 25 300 \$. Au moins, cela couvrait la totalité de ses dettes.

Une enquête avait été ouverte sur les activités douteuses d'Hans Johnson bien avant que Nick en parle avec la police. Mais sa description des lieux et des services offerts fut particulièrement utile aux policiers. Par contre, les enquêteurs durent attendre treize mois supplémentaires avant d'avoir suffisamment de preuves pour pouvoir mettre Johnson derrière les barreaux.

Annie Drouin



Ma « VOIX »

Cet appareil que l'on nomme « téléviseur » ne me fascine plus comme auparavant. Il y a trop de scènes de violence, trop de scènes de sexe gratuites.

Et pourtant depuis quatre saisons, j'ai un rendez-vous avec mon « téléviseur » à tous les dimanches, 19 h 30. Et je ne veux absolument pas le rater. Ce rendez, on le connaît tous : LA VOIX.

Deux heures à voir défiler devant moi tous ces jeunes pleins de fougue et de désir de réussir! Ils sont si beaux!

Je suis en admiration devant eux! Tous ces talents qui s'éclatent au grand jour. Comment font-ils pour garder leur calme et contrôler leurs émotions? Pour moi, c'est un mystère...

Ma passion, les mots! Je voulais tant les faire partager, les faire connaître. Mais mes mots ont fait peur et maintenant ils me font peur. Ils se sont cachés dans le fond d'un tiroir.

L'ÉCOLE DE RÉDACTION ceci certifie que YOLANDE ST.HILAIRE a rempli avec succès les exigences requises COURS D'ÉCRITURE CRÉATIVE et se mériter un DIPLÔME DE L'ÉCOLE DE RÉDACTION Fait sous notre seing et sceau à Ottawa, le 17 février 2004.

Tuteur Daniel Côté

Directrice des services aux étudiants Gilda Freitas

CERTIFICAT D'EXCELLENCE DÉCERNÉ À

Yolande St.Hilaire pour avoir soumis d'excellents travaux qui démontrent un effort supérieur et un niveau élevé de compétence pour la rédaction créative.

Le 17 février 2004

Directrice des études

Gilda Freitas

Avec ces deux mentions, je me voyais déjà propulsée dans le monde des grands écrivains.

J'ai parachevé quatre petits recueils dont deux de contes et deux de poésie...

Le Père Noël raconte, les Éditions du Trèfle à Quatre feuilles, 2009

Grand-maman raconte, Édition Marylène Faucher, 2010

À Cœur Ouvert, M. Robert Fradet, décédé aujourd'hui, 2006

Écoute mon cœur, Édition Marylène Faucher, 2010

Mes petits contes on les retrouve aussi sur Internet à la rubrique *Contes fée du cœur Yolande*

Mon recueil Yolande est sur Internet...www.coeurdamour.com

Et j'ai mes textes Frizou sur Internet pour la plupart des extraits du recueil *OMBRE ET LUMIÈRE* composé avec Nicole Dumas, 2011.

Les Écrits Mariverains offrent à ma plume une place de choix pour m'exprimer à tous les ans.

Et pourtant je n'ai pas vu dessiner dans le ciel bleu, sur un nuage tout blanc, ce mot tant désiré : ÉCRIVAIN.

Sans doute que j'avais visé trop haut, beaucoup trop haut!

Est-ce que je souhaitais entendre des applaudissements comme tous ces jeunes de la VOIX ou aurais-je aimé voir descendre des confettis en signe de récompense comme Stéphanie St-Jean, la nouvelle gagnante de la VOIX 2016? Je l'ignore!

Mais à l'intérieur de moi, un réel désir de réussir!

Tous ces mots que j'ai entassés dans le grenier de mon cœur voudront-ils renaître à la vie comme ce nouveau printemps? Et comme tous ces jeunes retrouver ma « VOIX », ma PASSION : les mots!

C'est si merveilleux de faire danser les mots, de parler d'amour avec eux, d'exprimer même sa tristesse avec les mots... les mots, je les adore depuis si longtemps. Il me faut parfois faire silence et laisser pénétrer en moi tous ces mots que je chéris dans mon intérieur.

Alors à tous ces jeunes je souhaite tout le succès possible, j'unis mes mots et peut-être que je retrouverai la clé de mon tiroir et les mots fleuriront à nouveau pour une longue poésie printanière puisque le printemps c'est l'espoir!

Allez mes mots, reprenez vie et confiance!

Yolande Saint-Hilaire

Poésie printanière



Le printemps, douce saison qui redonne espoir à la vie.

La nature, toujours la nature, elle est magnifique! Le tapis de neige fond sous nos pieds et le soleil éblouit nos yeux. Magnifique décor!

Les érables sont si généreuses cette année. Elles sont bénies du ciel et réjouissent notre cœur.

Le printemps c'est la saison des amours! Des amours tout neufs, des amours qui renaissent...

J'adore le printemps! Mes émotions sont au comble...

Katou, ma nouvelle petite amie Husky de neuf mois, gambade joyeusement dans l'érablière à mon grand plaisir.

Tout sent bon, tout me réchauffe le cœur...

Je déborde tellement d'émotions que j'ai peine à m'exprimer.

Les émotions : je suis un être d'émotions, très difficiles à gérer parfois.

Je ne peux pas aimer un peu, mais je ne peux qu'aimer excessivement!

Tout autour reflète l'amour que l'on a dans notre cœur!

La nature pour moi c'est la plus grande source d'émotions.

Bientôt, je verrai mes petits cœurs saignants sortir de la neige... immense bonheur. Ces petites fleurs aux cœurs roses et rouges! Que c'est magnifique!

Le mot « MAGNIFIQUE » se répète si souvent pour moi!

Avec un grand bonheur, je vois mes petites mésanges me visiter et bientôt je verrai mes colibris, mes serins, mes hirondelles bicolores... des petits oiseaux, mais si grands à mes yeux. Ces oiseaux charmeurs remplissent mon cœur de poésie.

La poésie c'est la nature, c'est toi et moi dans un baiser de tendresse, la poésie c'est un tout, ce sont des mots qui font une longue chaîne pour aimer la vie...

La poésie, un chant d'amour, un chant de tendresse et parfois un chant de tristesse.

Oui, toutes les émotions se vivent à travers la poésie.

Mais lorsque la poésie est printanière, c'est une poésie de rêve. J'offre mes mots à la plus belle poésie, la poésie printanière et je pourrai peut-être ajouter une douce mélodie, une mélodie du cœur, une mélodie de douceur! Bon printemps!

<https://www.youtube.com/watch?v=QZ5HtCHuP88>

Yolande Saint-Hilaire

Amour, tu me séduis

J'avais à peine onze ans lorsque j'ai rencontré l'amour. Incroyable n'est-ce pas?

C'était le temps du rêve, le temps des romans feuilletons qui se terminaient tous par un baiser passionné. Je dévorais des yeux la dernière scène. Mais ce qui me fascinait encore plus c'était la querelle qui précédait toujours la scène ultime du baiser. La réconciliation était à son comble. Et je fermais le roman en continuant de rêver.

À cette époque-là, même les fiançailles, les mariages étaient encore nombreux.

Je voyais la petite boîte s'ouvrir sur une magnifique bague sertie de diamant. Et je pouvais lire : « Veux-tu m'épouser chérie? » Comme cette demande était romantique pour moi. J'imaginai déjà la fin du feuilleton avec une jolie mariée vêtue d'une robe blanche. Oui, je rêvais à l'amour et mon cœur de jeune fille se projetait dans le futur.

Comment serait mon prince charmant? Physiquement, les cheveux noirs, les cheveux blonds, les yeux bleus, les yeux noirs, grand, mince... peu importe. Je me disais qu'il fallait que je sente à l'intérieur de moi cette flamme que l'on nomme l'AMOUR.

Je pense que finalement j'ai rencontré cette flamme plus d'une fois. Mais à mes quatorze ans, elle s'est arrêtée sur un jeune homme de bonne famille, de quatorze enfants. Il était le onzième. Cheveux très noirs et yeux assortis, moi qui avais rêvé d'un blondinet aux yeux bleus. Est-ce vraiment important? Fils de cultivateur, mon papa était ravi pour sa fille. Il aurait du cœur au ventre et le travail ne lui ferait pas peur!

Mais ce n'était pas le plus romantique, mes romans feuilletons en ont pris un coup et j'en ris très souvent.

Il ne connaissait pas les fleurs, les bijoux, les parfums et tout ce dont une jeune fille rêve parfois. Mais nous avons poursuivi notre route...

Nous étions très jeunes tous les deux. Moi avec mes quatorze ans et lui avec ses seize ans.

Parfois, je me demandais ce que l'avenir nous réservait. Mais je ne me tracassais pas tellement. Je faisais confiance à la vie!

À ce moment-là, j'ignorais encore si nous dévalerions la grande allée de l'église ensemble.

Oui, je le veux, formule magique de tous les temps. *Pour le meilleur et pour le pire*, des yeux qui s'illuminent et des sourires qui en disent long sur la merveilleuse tendresse.

Je me disais très souvent : sera-t-il le mien?

Chaque jour qui passait, chaque saison qui se déroulait, ce sentiment grandissait en moi et me faisait peur à la fois.

Il y avait une chanson qui disait ces mots : « Trop jeunes pour aimer »

Pourtant avec le temps, nous sommes devenus inséparables!

Et c'est dans la majestueuse nature que mon prince charmant m'a offert, quelques années plus tard, une bague sertie d'un minuscule petit diamant. Je n'aimais pas les « fla-fla » et cette minuscule petite bague emplissait mon cœur de bonheur.

Mon prince charmant avait choisi ce décor romantique pour m'exprimer son amour, car s'il n'aimait pas m'offrir des fleurs, des parfums, des bijoux, il m'a offert ce qu'il y a de plus romantique pour moi : la nature du mois de mai.

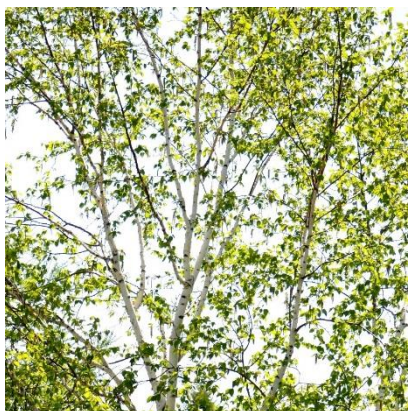
Quelques mois plus tard, nous franchissions le seuil de notre église pour un *oui je le veux, pour le meilleur et pour le pire.*

J'étais vêtue de ma robe de princesse et mon prince charmant était vraiment le plus beau, malgré ses cheveux noirs et ses yeux assortis, sans importance...

Yolande St-Hilaire



La dernière valse



En ce début d'après-midi d'automne, il me prend l'envie de m'asseoir devant la fenêtre, le thé à la main, et de laisser infuser les heures, d'offrir au paysage la possibilité de s'étaler, de s'épeler et de décliner ses nuances. Et pourquoi pas de saisir l'idée qui passe et de la jeter sur un carnet de notes.

J'ouvre la porte de la maison, une brise me rafraîchit le front. Pas à pas je me rends à mon banc un peu ridé, plein de poésie, habitué qu'il est à écouter le temps et à s'en imprégner.

S'étalent au-dessus de moi les branches des bouleaux qui agitent leurs extrémités, petits triangles qui tournoient sur eux-mêmes des milliers de fois comme les *merry-go-round*, les carrousels de mon enfance, entraînant mes pensées dans des allées de rêve. À me faire happer par leurs danses, je constate que je ne suis plus là, les yeux dans le vague. Les minutes et les secondes m'échappent. Le temps se couche à mes pieds.

Les feuilles des bouleaux, vieilles de quelques mois, se préparent à faire leur adieu, mais pas avant d'avoir fait leurs *stepettes* qui captent toute mon attention.

Je suis un peu hypnotisé par les milliers de feuilles jaunies à la queue ronde qui tournoient sur elles-mêmes comme les patineuses de fantaisie. Disposées en bouquets ou en grappes au bout des branches, elles ne se lassent pas de valser et de flirter avec mon regard même si elles n'ont plus la tendreté ni la luminosité verte des premiers jours qui éclaire la nature. Elles s'étiolent plutôt et sombrent dans le vertige en virevoltant et en se décrochant, bien avant l'hiver.

Les feuilles frileuses frissonnent au gré du vent. Sans elles, bientôt on ne verra plus que le l'écorce lisse, blanche et rosée comme une chair délicate que la paume de ma main ouverte se plaît à caresser. À ce moment je ne peux que penser à la joliesse de ce vers : « Comme il est beau ce bois de bouleau! »

Une dernière fois, j'entends le vent flirter avec les branches et l'herbe veloutée. Bruissement ensorceleur et incantatoire. Je tends l'oreille pour emprisonner leur dernière valse, puis je ferme les yeux buvant l'harmonie.

Au bout des branches, les feuilles s'excitent, papillotent, s'éclatent et ne tiennent plus en place. Le souffle de la brise, doux comme un secret à l'oreille, les fait vaciller, scintiller et s'affaïsser, épuisées. Combien apaisantes elles sont, même dans leurs mouvements qui n'ont pas de cesse.

Elles seront probablement toutes parties en hiver, mais je penserai à elles, heureux de les revoir, au mois de mai, comme on l'est quand on retrouve une personne à qui on livre ses secrets.

Michel Jacques

Isabelle et Adjani

Il y a plusieurs mois elles étaient là, elles commençaient à grelotter, c'était la fin de l'été et le temps plus froid s'invitait. La température ambiante effrayait mes deux poules, Isabelle et Adjani, tellement qu'elles en avaient la chair de... Un bon matin, un ami est venu les chercher dans ma cour arrière pour les garder au chaud l'hiver venu. Elles avaient passé l'été dans mes herbes urbaines et logées dans mon poulailler de ville la plupart du temps; tout de même je leur ménageais des moments de grâce. Un bon vingt minutes par jour à errer là où leur instinct les guidait.

L'œil se repose à voir la grâce de ces gallinacés, mannequins de bassecour. Avec fluidité et harmonie, leurs pattes semblent glisser sur le sol. En marchant, elles posent un regard fier tous azimuts sur ce qui les entoure avec leurs yeux juchés au haut de la tête comme un périscope; rien ne leur échappe.

En quête de nourriture, elles marchent d'un pas de danse preste et saccadé; elles **avancent, grattent-grattent, reculent, picorent** puis une pause, **marchent, avancent** puis, une pause de nouveau, **reculent, avancent, grattent-grattent, picorent**. La façon dont elles s'y prennent pour fouiller le sol est fascinante; elles se servent leurs ergots aiguisés comme des pieux qu'elles dirigent par en arrière mais en même temps sur le côté avec peu d'élégance. Cela me rappelle mes premiers pas de danse le chachacha que ma sœur peinait à me montrer. Mes pas de côté, assez gauches, en avant et en arrière ressemblaient à ceux de la poule; **avancent, grattent-grattent, reculent, picorent**. Mais, elles, leurs efforts donnent de bons résultats.

Dans l'après-midi au soleil réchauffant, Isabelle et Adjani prennent leur bain, leur bain de poussière pour enlever leur graisse. Les voir se trémousser dans le nid du jour, leur baignoire, qu'elles sont en train de se bâtir à même le sol est particulier. Les ailes, le bec, les pattes, la tête tout est en œuvre pour se dépoussiérer. Ce rituel n'a rien d'harmonieux puisque pailis, plumes, nourriture volent par-ci par-là. On est en grand ménage.

Toutes à *table*! Les observer se précipiter sur les vers que je leur donne est surprenant. C'est un départ de course d'autos de Formule 1 lorsque, les ayant laissées libres dans la cour, elles me voient fricoter dans le jardin avec ma bêche; elles se ruent à la conquête des vers qu'elles avalent goulûment. Elles sont tout aussi pressées quand, en rupture de stock, je leur tend plutôt, mine de rien, du spaghetti bien cuit.



Je leur ai dit adieu. Mais déjà, je m'ennuie de les voir déambuler élégamment, alors qu'elles lèvent les pattes, une par une, tout doucement et les déposent sur le sol en attente. Et que dire du matin, alors que j'y ramasse les œufs tout chauds, pieds nus dans la rosée. Maintenant, j'espère le printemps pour revoir à nouveau mes compagnes de cour...

Michel Jacques

Voyage au pays des Jarrets noirs

L'autobus nolisé venait de quitter le campus de l'Université Laval. Une quarantaine d'étudiants, inscrits comme moi en administration, appréciaient cette belle journée printanière de 1968 qui venait de débiter. Ce voyage, organisé par le conseil étudiant devait nous amener en Beauce visiter l'usine de gâteaux Vachon.

Dès qu'on eut traversé le pont et pris la direction de Pintendre, deux des organisateurs circulèrent dans l'allée centrale de l'autobus, l'un transportant une caisse de 24, l'autre distribuant les canettes de bière aux intéressés. Mon ami Jean Delisle, qui était assis près de moi, en saisit une qu'il sirota pendant tout le parcours. N'étant pas particulièrement un adepte du houblon, je passai mon tour.

Des paysages magnifiques

Tout au long du trajet, je contemplais les paysages qui s'offraient à nos yeux. Quand on circule en autobus, notre position surélevée nous donne un bien meilleur champ de vision. Je voyais les villages sous un angle complètement différent. Je découvrais des points de vue que je ne connaissais pas. En cette période de l'année, la plupart des cabanes à sucre étaient en opération et laissaient échapper de leur toit une fumée active, trahissant l'ambiance chaleureuse qui devait animer chaque site.

Des questionnements

Une fois qu'on eut dépassé le village de Saint-Henri, à mesure que nous pénétrions dans le pays des « Jarrets noirs », une multitude de questions circulaient dans ma tête. Qu'est-ce que ces Beaucerons, réputés pour leur entraide mutuelle, ont de particulier? Comment se fait-il qu'année après année, ils subissent les affres des inondations sans avoir décidé de se relocaliser pour éviter les sautes d'humeur de la rivière Chaudière? Cette question m'apparaissait de circonstance, vu que l'inauguration du Barrage Sartigan de Saint-Georges, publicisée par les médias à la fin de 1967, avait mis en évidence l'historique des inondations en Beauce. Mes questionnements se poursuivaient : Quel est le secret des talents d'entrepreneurs qui semblent innés chez eux, alors que les universités passent des mois et des années à former des gestionnaires compétents?

Mais ce qui m'intéressait le plus, c'est que, suite à de nombreuses analyses théoriques de l'organisation du travail en usine, on pourrait voir sur place le fonctionnement d'une véritable chaîne de montage, la production de gâteaux en série.

Après avoir circulé sur la route du Président-Kennedy jusqu'à Scott, nous avons longé la rivière Chaudière pendant quelques kilomètres, pour atteindre le cœur du village de Sainte-Marie. Le chauffeur gara l'autobus sur la rue Notre-Dame, près du Restaurant du Roi, juste en face de l'usine où le personnel était prêt à nous recevoir. Après les consignes d'usage, nous fûmes invités à nous diviser en petits groupes et à suivre les guides qui nous feraient circuler entre les différentes lignes de production, en nous donnant les informations pertinentes et en répondant à nos questions.

Les lieux de production

Le spectacle qui s'offrait à nous était époustouflant. Les gâteaux circulaient sans cesse sur des plateaux mobiles; de nombreux employés exécutaient des tâches de manutention ou de vérification particulières, complétant les actions répétitives exécutées par les machines. À différents endroits, on voyait surgir d'un module des centaines de gâteaux ronds qui, de façon automatique et continue, se faisaient séparer en deux par une coupe horizontale; puis, l'une des parties ayant été recouverte d'une crème blanche, les deux portions étaient assemblées à nouveau, trempées dans une mer de chocolat et disparaissaient momentanément derrière les équipements pour subir d'autres étapes de transformation. Un peu plus loin, ces petits gâteaux bruns, devenus des Jos Louis, étaient emballés dans une pellicule transparente et placés dans des boîtes identifiées à Vachon Inc. Tout cela se faisait avec le minimum d'interventions humaines. Dans une autre section, on fabriquait les gâteaux au caramel, plus loin, les demi-lunes, les mille-feuilles, etc.

Vers la fin, dans un coin moins achalandé de l'édifice, on nous parla de la production des fameux gâteaux aux fruits dont la popularité nécessitait la mise en place d'équipes spéciales à l'approche du temps des Fêtes. À quelques endroits, un superviseur était disponible pour nous donner des explications complémentaires sur le fonctionnement de l'ensemble de la production. Au bout de la chaîne de fabrication, à une question concernant les problèmes d'entreposage temporaire des gâteaux, le responsable nous expliqua que ceux-ci avaient grandement été résolus en plaçant les boîtes directement dans les vans de transport; ceux-ci, une fois remplis, pouvaient se diriger immédiatement vers leur destination et être remplacés par d'autres véhicules vides. Évidemment, cela exigeait un contrôle serré et prédéterminé de toutes les activités.

L'aspect administratif

Après la visite de l'usine, on nous rassembla dans une grande salle de conférence où un autre gestionnaire vint nous entretenir des aspects historique et administratif de la compagnie. Ce dernier nous expliqua que la petite entreprise, fondée en 1923 par Rose-Anna Giroux et Joseph-Arcade Vachon, avait déménagé dans les locaux actuels, une ancienne manufacture de chaussures, la *Diamond shoe*, en 1937. C'est au cours des années 1950 et 1960 que la pâtisserie, alors dirigée par les frères Joseph, Amédée, Paul et Benoît Vachon, prit son essor. C'est à ce moment qu'on commença à fabriquer des gâteaux sur chaînes de montage, ce qui permit d'accroître grandement la production et les territoires de vente. Tout au long de son développement, l'acquisition de nouveaux fours, convoyeurs, malaxeurs et fouetteuses s'avérèrent un élément essentiel au succès de la compagnie. Comme plusieurs machines ne convenaient pas aux besoins de l'entreprise, Paul exerça son ingéniosité et inventa de nombreux équipements qui ont permis d'améliorer l'efficacité des opérations.

Évidemment, plusieurs questions furent posées par les étudiants lors de cette rencontre. Quel était le nombre exact d'employés? Le chiffre d'affaires? Comment étaient divisés les différents départements? Puis, vint la fameuse question à laquelle l'administrateur beauceron s'attendait : « Existe-t-il un lien entre le fameux gâteau Jos Louis et le champion noir américain en boxe? »

Notre hôte sourit et expliqua :

- Des rumeurs ont associé le Jos Louis au réputé boxeur qui connaissait ses heures de gloire au moment où ce gâteau fut inventé, mais le nom provient de deux des frères Vachon, Joseph et Louis.

- Est-ce que c'est la couleur du gâteau qui pourrait avoir alimenté ces rumeurs? ajouta un étudiant.

Le gérant ne répondit pas. Il se contenta d'esquisser à nouveau un sourire. À la fin de la rencontre, on nous distribua quelques gâteaux frais et, pendant un moment, les discussions se poursuivirent de façon informelle. J'en profitai pour remplir une commande que ma mère m'avait formulée : demander si M. Jean-Claude Bédard, un de ses cousins éloignés, était toujours au service de l'entreprise.

« Mais oui, répondit amicalement notre interlocuteur. C'est le gérant de fabrication de l'entreprise. Normalement il aurait été vous voir lors de votre passage dans l'usine, mais il est présentement en voyage d'affaires ».

Réflexion

Sur le chemin du retour, je me suis souvenu d'une blague que j'avais entendue lorsque j'étais étudiant au secondaire. Alors qu'un confrère de classe et moi étions assis sur un banc de parc et que nous regardions deux individus faire du jogging, mon ami m'avait demandé :

- Es-tu capable de faire une phrase avec Vachon et Vaillancourt?

- Euh! Non.

- Eh bien! Profitons-en et vachons pendant que les vaillants courent. (Vachon pendant que les Vaillancourt) (1)

Me remémorant alors les informations qui nous avaient été transmises lors de la visite, j'étais persuadé que les vaillants ne devaient pas cesser de courir, car grâce à leur détermination et leur ingéniosité, les dirigeants beaucerons ne tarderaient pas à les gober.

À la fin des années 1960, les gâteaux Vachon étaient distribués de façon permanente jusque sur la côte ouest du Canada et l'entreprise comptait 1 200 employés, ainsi qu'une flotte de 425 véhicules. Partie d'une simple boulangerie artisanale, la Pâtisserie Vachon était devenue la plus importante pâtisserie industrielle du Canada et constituait un bel exemple de réussite à la québécoise, au même titre que d'autres firmes dont nous avons étudié le développement : IPL à Saint-Damien, Prévost Car à Sainte-Claire, Bombardier à Valcourt, Casavant à Saint-Hyacinthe, etc. Dans le cas de Vachon, on avait eu la chance de constater sur place son fonctionnement, de parler aux employés, de voir son environnement. De plus, cette visite m'avait permis d'apprécier les attraits de Sainte-Marie; celle-ci me semblait une petite ville accueillante, en plein développement, un endroit où il faisait bon vivre et travailler.

(1) Jusqu'à 1972, année où l'entreprise beauceronne l'a acquise, la Pâtisserie Vaillancourt était un compétiteur de Vachon Inc. à Québec.

Jean-Marc Labbé